

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le livre de Céline Perol, maître de conférences à l'université de Clermont-Ferrand, intitulé *Le choix de Marthe. Femme et sacré au Moyen Age*, publié à Paris par les Editions du Cerf, en 2021 (412p.)

« *Le choix de Marthe* » ... De prime abord, ce titre peut paraître sibyllin, car le destin de Marthe, la sœur de Marie Madeleine dans le récit évangélique, semble scellé pour l'éternité par la parole du Christ qu'elle avait reçu dans sa maison : « Marthe, Marthe, tu te soucies et t'agites pour beaucoup de choses ; pourtant il en faut peu, une seule même. C'est Marie qui a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera pas enlevée » (Lc,10,38-42). D'entrée de jeu, Marthe se trouve donc vouée au rôle peu flatteur de vieille fille acariâtre absorbée par les tâches domestiques – une sorte d'avatar chrétien de Cendrillon -, que tout opposait à la figure lumineuse de sa sœur, qui profitait de la présence du Seigneur à leur domicile commun pour parler avec lui des choses d'en haut.

Dans cette perspective, il n'est pas étonnant que le culte de Marthe – qualifiée de sainte par l'Eglise en raison de son amitié avec Jésus et de sa foi dans sa capacité de

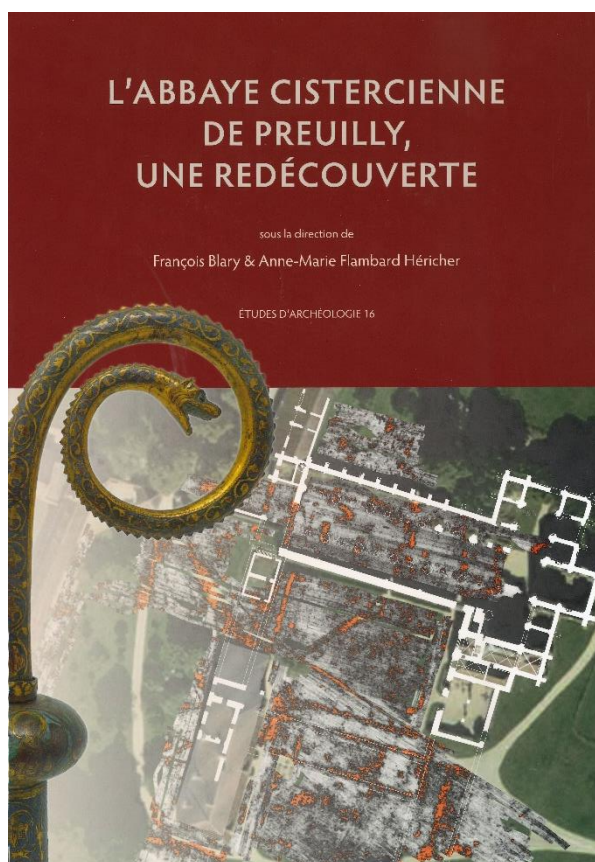
ressusciter leur frère Lazare – soit demeurée très discret pendant le premier millénaire. La prépondérance du modèle monastique au sein du christianisme, qui exaltait la vie contemplative et développait un certain mépris du monde, ne fit qu'accentuer la distance entre les deux sœurs. C'est ce que montrent bien l'essor du culte de Marie-Madeleine, promu par les Clunisiens à partir du Xe siècle, et le succès du sanctuaire de Vézelay où l'on vénérât ses reliques, tandis que Marthe restait une figure hagiographique de second plan. Mais les choses n'étaient pas figées pour toujours : dans un livre paru en 1997, notre confrère le médiéviste américain Giles Constable a montré, qu'à partir du XIIe siècle, dans la ligne du grand mouvement de renouveau spirituel qui s'affirma alors en Occident, un certain nombre d'auteurs ecclésiastiques, dont le premier fut saint Bernard, avaient donné une vue plus nuancée de la relation entre les deux femmes, en soulignant qu'il ne fallait pas lire le modèle de sainteté active de Marthe en opposition mais en complément de la sainteté contemplative incarnée par sa sœur. C'est cette conception positive du rôle de Marthe que l'on trouve au début du XIIIe siècle chez François d'Assise qui, dans sa « Règle pour les ermitages », fait jouer en alternance le rôle de Marthe et celui de Marie à ses frères désireux de reprendre des forces spirituelles dans le calme de la solitude, avant de retourner affronter le monde.

Céline Perol, dans ce livre, est allée plus loin : dans le temps d'abord, puisque ses recherches ont porté sur les XIVe et XVe siècles où l'on voit le culte de Ste Marthe se développer en Occident, en particulier en Italie et en Provence, mais surtout dans la recherche et la découverte de nouveaux textes. Elle a été la première à mettre en évidence tout ce que les Vies de saints et de saintes en langue vulgaire, qui se multiplient à partir des années 1330/40, pouvaient apporter à une compréhension en profondeur de la spiritualité de cette époque. Jusqu'à présent en effet, ces oeuvres avaient été peu étudiées par les historiens qui les ont considérées comme de simples traductions des textes latins d'où elles procédaient : dans cette perspective, mieux valait se concentrer sur les originaux que sur de mauvaises copies ! Ajoutons à cela que la plupart de ces Vies de saints en langue vulgaire sont inédites et qu'il faut donc

aller les rechercher et les lire dans des manuscrits qui ne sont pas toujours d'un accès facile. C'est ce qu'a fait pourtant Céline Perol spécialiste reconnue de l'histoire de la Toscane à la fin du Moyen Age, qui s'est concentrée sur une série de Vies de Ste Marthe des XIVe et XVe siècles conservées dans les grandes bibliothèques de Florence. Leur existence est déjà en soi un phénomène important, dans la mesure où il atteste la popularité de cette figure ; mais, au fil de ses recherches, l'historienne n'a pas tardé à découvrir que ces textes en « vulgaire » toscan, destinées à des moniales, à des béguines ou à de pieuses femmes laïques qui ne savaient pas le latin, n'étaient pas de simples traductions des Vies latines antérieures. Il s'agissait plutôt d'adaptations et parfois même d'écrits ne correspondant à aucun modèle connu, dans lesquels se fait jour une « lecture » originale de la figure de Marthe. Celle-ci n'y est plus présentée simplement comme une femme accaparée par les soucis domestiques, mais bien comme une hôtesse attentionnée du Christ, qui accueillait également dans sa maison de Béthanie tous ceux qui se présentaient à elle en suppliants : les pauvres, les pèlerins, les étrangers et les « gens du voyage », comme on dit aujourd'hui. En bref, une sainte de l'hospitalité, dont le rôle n'avait plus rien à envier à celui de sa sœur Marie-Madeleine, traditionnellement vouée à la contemplation.

Pour comprendre cette réhabilitation, il faut la situer, dans le cadre du nouvel idéal de « *vita mista* » associant action et contemplation, promu par les Ordres Mendiants dans les villes d'Italie à travers la prédication et la diffusion des Vies et des images des saints. Ces religieux cherchaient à répondre aux besoins spirituels des laïcs qui aspiraient à vivre leur foi en Dieu tout en demeurant dans un monde qui, malgré les épreuves de la vie, n'était plus considéré comme une « vallée de larmes » qu'il fallait fuir à tout prix pour être sauvé. La nouveauté de ces textes ne se limite cependant pas à cela. En articulant des traditions relatives à la fratrie de Béthanie et à l'hémorroïsse délivrée par le Christ d'un flux de sang inguérissable, assimilée à Marthe à partir du XIIIe siècle, les Vies étudiées par Céline Perol font également des deux sœurs des missionnaires qui n'avaient pas hésité à traverser la mer Méditerranée sur un modeste esquif pour venir évangéliser la Provence. Parmi ces « boat people apostoliques », Marthe se serait particulièrement distinguée en convertissant au christianisme les habitants de Tarascon, après avoir dompté un cruel dragon qui terrorisait la population locale, la Tarasque ; et c'est là qu'elle serait morte après avoir fondé une communauté monastique sans clôture et avoir dialogué longuement avec le Christ. Devenue, par la grâce des hagiographes, à la fois diaconesse, recluse amoureuse, prédicatrice de la foi et même mystique par son désir de rester à jamais unie à son divin maître et guérisseur, Marthe offre une figure de sainteté féminine complète et hautement significative. Pas seulement pour son temps : ce n'est sans doute pas un hasard si le pape François, à peine élu, a quitté les somptueux appartements des palais pontificaux pour aller s'installer dans l'Hospice de Sainte Marthe, une simple maison d'hôtes située de l'autre côté de la cité du Vatican...

Historienne chevronnée, Céline Perol sait rendre l'érudition légère. Sa riche personnalité, la vivacité de son style, ses ouvertures sur des disciplines comme l'iconographie, l'anthropologie religieuse ou la littérature italienne du Moyen Age contribuent à faire de cet ouvrage très stimulant sur le plan intellectuel une lecture enrichissante et non dépourvue d'actualité, à une époque où le statut de la femme dans la société et dans l'Eglise catholique fait l'objet de nombreux débats. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage intitulé *L'abbaye cistercienne de Preuilly. Une redécouverte*, publié par François Blary et Anne-Marie Flambard-Héricher, Bruxelles, CReA-Patrimoine, 2021, 518 pages

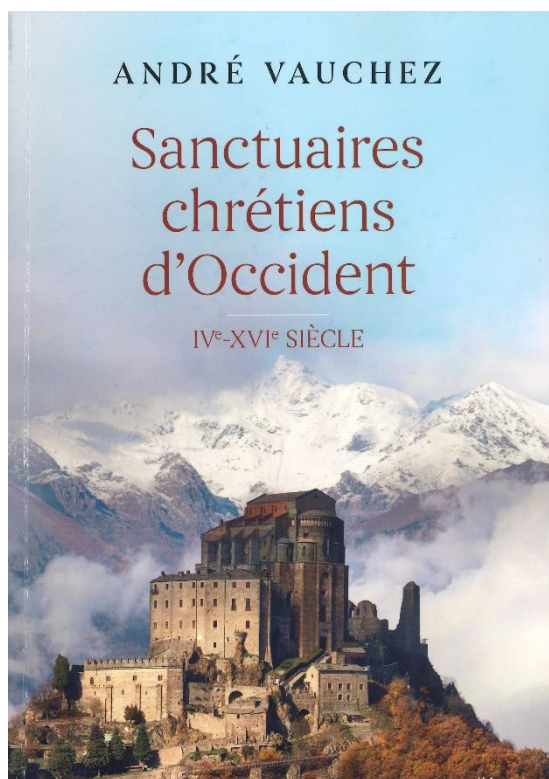
Preuilly, qui se trouve dans le sud de la Seine-et-Marne, n'est pas la plus célèbre des « filles » de Cîteaux, même si la date de sa fondation, en 1116/17, c'est-à-dire dans les premiers temps de l'expansion cistercienne, fait d'elle traditionnellement la cinquième. Créée par Thibaud de Champagne aux confins de son comté et du domaine royal, elle prospéra bientôt sous la protection des Capétiens dès 1138 et de la papauté à partir de 1160, mais ne joua pas un rôle de premier plan au sein de l'ordre. Elle méritait cependant d'être mieux connue, comme le montre le beau volume publié sous la direction de François Blary et d'Anne-Marie Flambard-Héricher, en raison de l'abondante production documentaire qu'elle a laissée et de l'exceptionnelle continuité de son patrimoine immobilier et foncier. Ce dernier est en effet resté depuis la Révolution Française entre

les mains de la famille Husson, dont plusieurs membres se sont investis, depuis le milieu du XIXe siècle jusqu'à nos jours, dans des recherches sur l'histoire des bâtiments conventuels et dans des actions de protection de leur patrimoine. Non que l'état de conservation de l'abbaye soit remarquable : il ne reste pas grand-chose de l'église abbatiale, dont la construction remonte aux années 1170/1220, et les restes de la salle capitulaire n'ont rien d'exceptionnel. Mais les bâtiments d'exploitation et la structure de son domaine sont particulièrement bien documentés (on a conservé 3400 actes qui s'y rapportent entre le XIIe et le XVIIIe siècle !) et souvent repérables sur le terrain, ce qui a permis aux archéologues de déployer à bon escient les méthodes d'investigation les plus modernes. Si les fouilles proprement dites se sont limitées à quelques endroits stratégiques comme la salle capitulaire et la grange de Beauvais, les prospections géophysiques et les enquêtes de terrain, ainsi que les analyses des pierres de la construction et du bois des charpentes, ont permis d'aboutir à des résultats très intéressants. Les actes de l'abbaye, en cours de publication, et ses comptes qui se déploient dans la longue durée permettent de reconstituer de façon très fine l'histoire de l'enclos monastique et du domaine de l'abbaye, mais aussi celle de ses granges, dont plusieurs sont parvenues jusqu'à nous en assez bon état de conservation, et des immeubles qu'elle avait acquis à Paris et à Provins au temps de sa prospérité, c'est-à-dire entre le XIIIe et le XVe siècle.

Comme le soulignent dans leur introduction François Blary, déjà bien connu des médiévistes pour ses recherches antérieures sur l'abbaye de Chaalis, et Anne-Marie Flambard, l'enquête menée sous leur direction par de nombreuses équipes de collaborateurs a privilégié l'étude de l'exploitation de leur domaine par les moines de Preuilly : « Les édifices monastiques », écrivent-ils, « doivent être pensés comme un ensemble cohérent placé dans un territoire donné dont l'aménagement est primordial, afin d'allier toutes les contraintes : celles des bâtiments, dans un vaste plan de construction, la symbolique et les ressources naturelles ». Cette approche globale de l'emprise du monachisme sur l'espace rural permet de comprendre l'originalité de l'ordre cistercien dans le domaine économique, sans surévaluer – comme on l'a fait parfois – sa portée ni sa singularité. Grâce à de nombreux plans et cartes ainsi qu'à

d'excellentes photographies, le lecteur parvient à saisir la consistance du terroir de Preuilley et de ses dépendances, avec ses granges, ses étangs, ses pêcheries, ses moulins et son établissement métallurgique, auquel les analyses qui lui sont consacrées confèrent une grande lisibilité. L'étude ne néglige pas pour autant les œuvres d'art qu'on a pu y trouver, connues surtout par des dessins de Gaignières, qui font l'objet d'études très fouillées de la part de "Pierre-Yves Le Pogam et d'Elisabeth Antoine-Koenig.

On pourra évidemment regretter que la dimension religieuse et culturelle de la vie de ces générations de moines ne soit pas davantage prise en compte dans ce livre, mais les sources dont nous disposons ne permettent sans doute pas d'aller très loin dans ce domaine. Notons cependant qu'une histoire totale du phénomène cistercien ne sera possible que lorsqu'on réussira à joindre les deux aspects du monachisme : la vie spirituelle et artistique, et l'aménagement de l'espace agricole et rural. Dans l'immédiat, réjouissons-nous de posséder – pour la première fois, me semble-t-il - une étude aussi poussée et approfondie de la vie économique d'une abbaye cistercienne et félicitons tous ceux qui l'ont menée à bien sous la direction des deux maîtres d'œuvre ! »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie mon dernier livre intitulé *Sanctuaires chrétiens d'Occident, IVe-XVIe siècle*, paru récemment aux Editions du Cerf (Paris, 2021, 335 p., 16 ill. couleur hors texte)

A côté des églises, cadres du culte et de la vie sacramentelle, il existe dans le christianisme des lieux considérés comme sacrés parce qu'ils abritent les reliques d'un saint ou qu'on y garde le souvenir de l'apparition d'un ange ou de la Vierge Marie. Ce livre étudie les étapes de formation de ces lieux saints et leur évolution au sein de la chrétienté occidentale entre le IVe et le XVIe siècle. Les plus célèbres furent Jérusalem, Rome, Saint-Martin de Tours, les Monts Saint-Michel de Pouille et de Normandie, Rocamadour, Assise et Notre-Dame de Lorette. Avec bien d'autres, plus modestes mais non moins populaires, ces sanctuaires, fréquentés par de nombreux pèlerins en quête de guérison du corps et de l'âme, constituèrent un réseau si dense qu'il finit par remplir l'espace européen de nouvelles formes de sacralité au sein d'une religion qui en principe les avait bannies.

On a beaucoup étudié, au cours des cinquante dernières années, les pèlerinages et les pèlerins du Moyen Age, leurs souffrances et leurs itinéraires, mais, de façon assez étonnante, on s'est moins préoccupé des endroits auxquels ils se rendaient et des motivations de leur choix. Au cours de mes recherches sur l'histoire de la sainteté au Moyen Age, j'ai pris conscience du fait que celle-ci s'était incarnée dans des lieux dans lesquels avaient été édifiés des sanctuaires où l'on pouvait espérer avoir un contact direct avec le surnaturel et bénéficier d'une grâce. A partir de 1996, ces questionnements ont trouvé un écho particulier en Italie où je me trouvais alors et j'ai lancé, avec quelques collègues et une quinzaine d'universités, un inventaire des sanctuaires chrétiens de ce pays. Les retombées de nos enquêtes furent aussi nombreuses que variées, depuis une banque de données où furent enregistrés plus de 3000 sanctuaires jusqu'à des colloques, tous publiés, qui nous ont permis d'approfondir et d'enrichir la problématique qui était à l'origine de nos recherches. Celles-ci se poursuivirent, après la fin du programme en 2003, et s'étendirent à la France à partir de l'étude des sanctuaires de S. Michel Archange et de S. Nicolas. Aussi m'a-t-il semblé qu'il était indispensable de faire maintenant le point sur ces recherches foisonnantes dans le cadre d'un essai de synthèse, sous peine d'être écrasés par une documentation surabondante.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à la définition de la notion de sanctuaire. Au cours de l'Antiquité tardive et du Moyen Age, le sens du mot *sanctuarium* a beaucoup évolué ; à l'origine et jusqu'au début du XIe siècle, il s'agissait d'un ensemble de reliques particulièrement prestigieuses que les papes ou les empereurs conservaient précieusement dans des lieux comme l'édifice appelé « *Sancta sanctorum* », à côté de Saint-Jean de Latran à Rome. Mais on désignait également par ce terme la partie d'une église où le prêtre célébrait le sacrifice eucharistique et où se tenaient les clercs, séparés des laïcs par une barrière ou chancel ; enfin, il finit par être attribué à tout endroit où, en liaison avec la tombe d'un saint ou le souvenir d'une apparition, un pouvoir surnaturel se manifestait à travers des miracles qui y attiraient des pèlerins. Ces sanctuaires jouèrent un rôle important dans la christianisation de l'Occident, tant en ville que dans les campagnes.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude de cette inscription du sacré dans l'espace européen à travers la diffusion des reliques et la multiplication des monastères, qui cherchèrent souvent à accroître leur influence en développant le culte des restes de leur fondateur, comme on le voit bien à Fleury et au Mont-Cassin qui se disputèrent pendant des siècles le privilège de détenir le corps de S. Benoît. A partir du XII^e siècle, l'Eglise chercha à donner une charge spirituelle à ces attentes et l'on vit se multiplier les sanctuaires dédiés au Saint-Sépulcre du Christ et à la Vraie Croix, aux Apôtres et à de saintes femmes mentionnées dans les évangiles comme Marie Madeleine et Marthe. A partir du XIII^e siècle et surtout après la prise de Constantinople par les croisés en 1204, les chrétiens d'Occident songèrent moins à se rendre en Terre Sainte qu'à transférer chez eux les reliques de l'Orient, ce qui fut à l'origine de la création d'une nouvelle vague de sanctuaires comme la Sainte-Chapelle, construite par S. Louis pour abriter la Couronne d'épines. Par la suite, la diffusion des images considérées comme miraculeuses de la Vierge Marie accrut considérablement le nombre et l'influence des sanctuaires, comme le montre le rayonnement croissant de Notre-Dame de Lorette entre le XIII^e et le XVI^e siècle. Et quand les Turcs eurent rendu très difficile, sinon impossible, le pèlerinage en Terre Sainte, les Franciscains italiens construisirent, surtout dans les régions alpines, des « Sacri Monti » où l'on reconstituait dans un cadre de nature le paysage urbain de Jérusalem pour rendre visible et sensible à tout le déroulement de la Passion du Christ et les épisodes majeurs de l'histoire du salut.

Dans une troisième et dernière partie, on s'est efforcé d'étudier les fonctions, la vie et le rôle des sanctuaires dans la vie religieuse et politique de la chrétienté. Un essai de typologie met en évidence l'existence de plusieurs niveaux hiérarchisés : d'un côté, des sanctuaires majeurs, comme Saint-Pierre de Rome, Saint Jacques de Compostelle, Saint-Michel au Mont-Gargan ; de l'autre, des sanctuaires-répliques qui reproduisaient ces patronages sur un plan régional ou local, en offrant aux fidèles qui ne pouvaient s'y rendre des avantages identiques. Quelles que soient leur taille ou leur rayonnement, les sanctuaires étaient liés à des lieux qu'il fallait gagner en s'y rendant à pied ; il n'y avait guère d'itinéraires privilégiés et les fameux « chemins de Saint Jacques » relèvent dans une large mesure de la surinterprétation du texte du « Guide du pèlerin » rédigé vers le milieu du XII^e siècle. Le sanctuaire est d'abord un lieu privilégié – il bénéficie généralement d'un droit d'asile – où l'on peut voir ou toucher des reliques ou une image sainte, et obtenir des miracles ; aux derniers siècles du Moyen Age, la plupart de ces derniers se produisaient à distance et le pèlerinage était l'occasion de remercier le saint invoqué pour la faveur obtenue à travers l'offrande de cierges et d'un ex voto à son tombeau.

Le prestige des sanctuaires était tel que les pouvoirs laïcs et ecclésiastiques ne pouvaient manquer de s'y intéresser. Si les sanctuaires locaux, dont la fonction était surtout thérapeutique, étaient souvent gérés par les communautés d'habitants concernées, les moyens et les grands furent le plus souvent pris en main par le clergé et surtout par les ordres religieux, depuis les Franciscains jusqu'aux Jésuites. La papauté s'efforça de privilégier ceux qui lui paraissaient le mieux répondre à une pratique religieuse authentique en accordant des indulgences à ceux qui s'y rendaient à l'occasion d'un certain nombre de fêtes, ce qui déplaçait l'accent de l'espace au temps liturgique. A partir du XV^e siècle, on assiste à un effort de la part de la hiérarchie ecclésiastique pour mieux encadrer les sacralités populaires, ce qui aboutira, par exemple, à la suppression des sanctuaires « à répit » où l'on portait les enfants morts avant d'avoir pu être baptisés. Mais, qu'ils aient été dédiés à d'obscurs saints locaux ou à la Mère de Dieu, les sanctuaires ont contribué à forger à la fois des identités territoriales bien définies et le sentiment d'une appartenance commune à la chrétienté à travers le recours aux forces surnaturelles. »